

Je me compte aujourd'hui au nombre de ceux qui avaient fini par imaginer avec une totale certitude qu'il serait - dans dix, quinze ou vingt ans - toujours là. Au travail, dans la coulisse de ses théâtres, à Paris comme partout ailleurs, au Festival d'Avignon comme au Théâtre national de Strasbourg, et peu importe où - en tant de lieux et en toutes leurs écoles, Jean-Pierre Vincent est à jamais comme chez lui ; et qu'il serait toujours là, de la même façon, dans les salles de ces théâtres, à nos côtés, au plus près, spectateur parmi d'autres, et le meilleur et plus jeune et plus libre d'entre nous, maître et compagnon de chaque acteur, là, sur le plateau, complice solidaire et bienveillant de chaque projet collectif, y compris les plus éloignés des règles intellectuelles et artistiques qu'il imposait à sa fabrique théâtrale personnelle, y compris les plus décevants à ses yeux - ils n'ont pas manqué.

De cette défense critique mais sans appel ni faiblesse du service public du théâtre il avait fait d'entrée de jeu, il y a plus d'un demi-siècle, le cœur de son action, à cet exigeant et sévère devoir il ne dérogea jamais, et je ne suis pas seul à penser que nous venons d'en perdre le garant, guetteur et gardien le plus vif et affûté, désillusionné toujours plus sûrement mais combatif comme aux premiers temps. Le plus intelligemment politique. Le dernier d'entre eux, chacun le sait. Vilar, Vitez, Vincent, et qui d'autre ?

Plus d'un demi-siècle. Et comment dire en peu de mots ce qui s'est pendant une courte décennie joué entre une ville et son théâtre d'art et d'État, entre un homme et cette ville ? C'est dans la décennie d'après Mai 68, à la croisée de la scène nationale et d'un enjeu strasbourgeois que s'est fixé cet engagement. Le fruit d'une époque, le produit d'une génération d'acteurs culturels et politiques. Et l'effet d'un caractère. Les troupes de Jean-Pierre Vincent s'installent à Strasbourg en 1974. Et j'ai songé souvent, à le revoir ainsi au fil du temps, dans cette salle-ci ou ailleurs, que je leur devais, à Vincent comme à ce mouvement de l'époque, d'être un jour de cette même année 1974 entré en journalisme, ou plus exactement d'y avoir sans hésitation persévéré, dans une ville que nous trouvions en quête désormais explicite d'une identité intellectuelle enfin libérée de son empreinte municipale et provinciale ou régionaliste, enfin défolklorisée mais bel et bien rhénane et franco-allemande, enfin moderne : le TNS des années Vincent, qui y transformait sans la renier ni trahir la belle expérience du Centre dramatique de l'Est, y catalysa dans le même temps une profonde transformation de la ville même - sa révolution culturelle et recomposition politique contemporaine.

Car nul en cette belle affaire ne sortait de nulle part. Pas nous, qui avions à Strasbourg commencé de nous réapproprier en tous domaines une histoire marquée dans le siècle d'alors, avant comme après-guerre, entre Paris et Berlin, au coin d'un clair désir de modernité ; ni nous, donc, ni Jean-Pierre Vincent, qu'un vif intérêt pour les écoles dramaturgiques berlinoises avait comme préparé à cet exil volontaire sur les bords du Rhin et auquel Hubert Gignoux par-dessus la tête de Jacques Fornier et André-Louis Perrinetti confiait l'exemplaire héritage de la Décentralisation théâtrale en Alsace. Vincent, certes, arrivait à Strasbourg sans Patrice Chéreau et sans Jean Jourdeuil, qui avaient alors solidement armé ses années d'apprentissage parisiennes, mais avec un collectif

très judicieusement infiltré par quelques Strasbourgeois dialectophones et germanophones qui revenaient là au pays, et idéalement composé, d'acteurs, dramaturges et écrivains, peintres, scénographes et metteurs en scène dont il faudrait pouvoir citer et présenter chacun, et parmi eux les comédiens d'abord, tant chacun contribua à l'exceptionnelle fertilité de leur entreprise commune - vous connaissez chacun d'eux.

À la quête strasbourgeoise, le TNS des années Vincent offrait en réalité un parfait outil de recherche et de création - c'est aussi dans les saisons du TNS que Strasbourg a renoué avec des expressions musicales et chorégraphiques contemporaines qui avaient au fil du temps été boutées hors de ses institutions culturelles : John Cage, Merce Cunningham, Lucinda Childs, l'Ensemble InterContemporain, l'Atelier Lyrique du Rhin que l'on avait alors exilé à Colmar, les Percussions de Strasbourg que l'on avait commencé à négliger de programmer dans leur ville même. Et de cet outil, en spectateur, chacun s'empara : les premières productions de l'ère Vincent ont certes mis en déroute une part de leurs publics mais elles ont dans le même temps mobilisé comme jamais artistes de tous métiers, intellectuels de tous horizons, enseignants et universitaires, militants associatifs et acteurs culturels, écrivains, parfois journalistes, mobilisés en collectifs et associations ou simples spectateurs parmi d'autres, que le théâtre public pour de bon renonçait désormais à simplement divertir - il leur donnait aussi à penser.

Vincent, lui, avait flairé cet air du temps strasbourgeois, et saisi au vol certain génie historique du lieu. Et qu'est-ce donc qui faisait ici cause commune ? L'esprit. L'esprit public, tel qu'incarné déjà et jusqu'à sa dernière heure par Jean-Pierre Vincent. Le sens de l'Histoire - comment n'y être pas, dans cette ville, particulièrement sensible ? La passion de l'Histoire, et jusqu'à l'Antique. La question de l'héritage et de la transmission, la question donc du répertoire, des œuvres qui nous constituent, et l'exigence de leur polémique et permanente remise en jeu critique et contemporaine. Une certaine façon d'envisager l'utopie sociale et politique du moment. Une certaine idée de l'État. Une certaine hauteur de vue - Jourdeuil ces années-là invitait l'artiste d'État à se hisser toujours « *à cette hauteur de l'époque d'où l'on peut le mieux voir dans le monde d'aujourd'hui, et le plus loin dans celui à venir* ».

Chaque choix de répertoire, chaque commande d'écriture nouvelle, chaque dramaturgie particulière, à ce titre, a fait mouche, pendant huit saisons, sur ce plateau ou hors les murs du théâtre. De *Germina* et *Dimanche* aussitôt, jusqu'à *Vichy-Fictions*, puis *Dernières nouvelles de la peste* en guise d'adieu, en passant par l'extraordinaire *Palais de Justice*. De *Baal* à *Penthésilée*, en passant par *Week-end* à *Yaïck* ou *Kafka-Théâtre complet*. Et *Le Misanthrope*, et *Les Phéniciennes*, et l'*Antigone* de Sophocle relue par Hölderlin - j'avais pensé à nous éviter ici l'effet de liste, mais comment ne pas citer ces quelques titres, qui resuscitent comme autant de quasi-légendes théâtrales. Comment ne pas citer, en effet, quelques noms.

Ces productions étaient signées ou co-signées, avec les comédiens, par Jean-Pierre Vincent ou par André Engel, avec toujours Bernard Chartreux ou Bernard Pautrat, Jean-Paul Chambas ou Nicky Rieti, signées ou co-signées ailleurs par Michel Deutsch et Dominique Muller ou Michèle Foucher. Par Philippe Lacoue-Labarthe. Et il y avait là deux, trois ou quatre esthétiques et fabriques théâtrales très différentes les unes des autres, très personnelles, extrêmement autonomes à tous points de vue, et qui cependant ont fait corps et style communs, servaient une éthique et conscience communes, faisaient un pari commun. Faisaient communauté, si l'on peut dire, ce qu'il faut comprendre, si cela est encore possible, au sens où l'entendirent aussi Jean-Luc Nancy et Jean-Christophe Bailly, philosophes et poètes, autres proches compagnons d'une entreprise publique dont Jean-Pierre Vincent apparaissait à chacun comme l'essentiel fédérateur et garant. Chef de troupe, dans sa définition classique, un peu à l'ancienne, en même temps que chef de bande - chef d'un collectif aventureux et subversif à l'occasion, engagé sur tous les fronts contestataires et critiques ouverts, dans la décennie, au sein de l'institution.

Cette action diffusa profondément à travers la ville, y démoda rapidement les conventions culturelles et usages médiatiques dominants, y favorisa la rapide éclosion d'un paysage intellectuel et artistique solidement recomposé, du point de vue de ses institutions : lorsque ses équipes quittent la ville à l'été 1983 - Vincent avait été nommé administrateur général de la Comédie Française -, la première édition du festival Musica allait y prendre l'affiche et, d'une certaine façon, en agitateur d'Histoire et d'idées, y prendre le relais. Le Maillon avait engagé la radicale mutation qui le mobilise aujourd'hui en défense et promotion des expressions les plus contemporaines du spectacle vivant en Europe, l'idée d'un centre chorégraphique et musical contemporain à Pôle Sud n'allait pas tarder à germer, avec au cœur de la citadelle municipale l'idée d'un Musée d'art moderne et contemporain. Ce pari de la contemporanéité y rattrapa jusqu'au très classique Théâtre Jeune Public de la ville, les répertoires contemporains y seront bientôt, certes symboliquement le plus souvent, de retour à l'Opéra comme au Ballet du Rhin et à l'Orchestre Philharmonique. L'ambition politique d'un fugitif Carrefour des littératures associé à un Parlement international des écrivains donnera à tout cela, pendant quelques saisons, beaucoup d'allure et d'allant...

Vincent parti, plus rien à Strasbourg ne serait donc comme avant - ce qui ne nous dit rien, bien évidemment, sur ce qui du cœur battant et du souffle de la décennie Vincent au TNS s'est ou non dilué, évaporé, ou épuisé, entre-temps, dans une société, et donc une ville qui ont à tous égards changés d'époque. Jean-Pierre certes n'a pas déserté, Jean-Pierre seul n'a pas déserté, mais depuis bien longtemps ne manquait aucune occasion de signaler à quel point la perte est désormais significative, chez tous les acteurs sociaux et culturels du moment, de « solidité profonde », de « conscience critique », de « conscience commune » de notre histoire même. Comment mieux dire ?

Antoine Wicker